

Commune de Saint-Etienne-de-Boulogne
Commémoration de l'armistice du 11 novembre 2014

- Allocution du Maire -

Nous nous retrouvons ici en ce 11 novembre 2014 pour commémorer la fin de la Première Guerre Mondiale. Cette année, cette cérémonie revêt une signification particulière puisqu'elle est celle du centenaire du début de la guerre. Cent ans, le temps de l'oubli dirait-on communément. Mais non, nous ne pouvons nous permettre d'oublier, et au contraire, nous devons travailler sur notre passé, sur notre histoire, non pour la glorifier, encore moins pour la vénérer, mais pour l'analyser, l'étudier, en débattre et au final comprendre.

Aujourd'hui la mission du centenaire lancée par l'Etat a poussé à multiplier les initiatives mémorielles ramenant devant nos yeux ce que nous avons trop tendance à oublier. Il faut maintenant aller jusqu'au stade de l'analyse, qui seul compte au final, en évitant l'écueil d'une approche mémorielle jouant sur la corde émotionnelle et conduisant à une sacralisation qui interdit la réflexion.

Ainsi les bonnes questions qui devraient se trouver au cœur des préoccupations éducatives pour les générations futures et des discours sur le souvenir, sont trop souvent évacuées. La gloire patriotique et le sacrifice de nos aînés, au combien légitimes, occultent pourtant totalement d'autres éléments clefs de la guerre et de sa durée.

Il en va ainsi des ambitions coloniales françaises et allemandes qui se heurtent au Maroc et qui imposent à une France va en guerre, d'affaiblir l'Allemagne qu'elle trouve en travers de son expansion coloniale.

Comme sont oubliés les fondement du fonctionnement de la société française d'il y a cent ans avec une soumission sans limite aux autorités dans une

République elle aussi largement autoritaire et qui prépare la guerre depuis trois décennies.

Comme sont omis les rapports de domination qui s'exercent dans la société du début du XX^e siècle et qui aboutissent à la sur-représentation des ouvriers et des paysans dans les tranchées, tout en permettant que le groupe social des décideurs et commandeurs ne soient pas impliqués personnellement et familialement dans sur le champ de bataille.

Tout cela est omis, comme l'intérêt criminel des industriels de l'armement à faire se prolonger la guerre, une guerre où ni leurs fils, ni leurs frères et bien entendu ni eux-mêmes ne sont directement impliqués.

Ne pas aller au-delà d'une dialectique binaire et détestable entre bon et mauvais, entre vainqueur et vaincu, nous condamne à ne pas comprendre et à reproduire les même errements de nos jours et sous d'autres cieux.

Ne nous trompons pas, ce n'est pas dans quatre années de guerre que l'Europe et le monde entraîent, mais dans plus de trente ans, avec une continuité des logiques entre la première et la seconde guerre mondiale : la logique du nationalisme, de la haine, de la revanche, patiemment construite dès l'école primaire. Autant en France qu'en Allemagne, à la fin du XIX^e siècle, tout est fait pour faire monter la haine du « boche » ou du « froschfresser », selon la rive du Rhin sur laquelle on se trouve. On pensera à ces concours de rédactions et ces bons points qui ventent la nation française, le patriotisme, l'héroïsme, la haine de l'adversaire grossier, fourbe, barbare, avide de sang et de revanche. Autant de fondements qui concourent à préparer une société à la guerre, à faire naître l'idée qu'elle est inévitable, à la faire accepter par tous. Lorsque cette idée, patiemment distillé, de manière anodine mais récurrente, devient dominante, la poudrière est prête à éclater à la moindre étincelle servant de prétexte, comme un assassinat princier dans les balkans.

C'est le terrible enchaînement vers la guerre moderne où le génocide, cent fois recommencé depuis, sur tous les continents durant toutes les décennies. La paix se perd dans les esprits dès avant que la guerre ne soit commencée.

Ces soldats, dont les noms sont aujourd'hui inscrits dans le marbre froid étaient des jeunes hommes, à qui l'avenir souriait, qu'ils soient à Paris, Berlin, Bruxelles, Moscou, Londres ou Istanbul. Mais cette jeunesse a été fauchée en masse et ils se sont trouvés précipités dans l'enfer absolu. Sans comprendre.

Cette guerre a atteint une échelle et une intensité inconnues jusqu'alors. Première guerre totale, elle fit appel comme jamais à l'artillerie aveugle et meurtrière, aux armes chimiques, à l'aviation, mais surtout aux fantassins exposés quasiment à découvert dans leurs tranchées.

Elle a impliqué plus de soldats, provoqué plus de morts et causé plus de destructions matérielles que toute autre guerre antérieure. Plus de 60 millions de soldats y ont pris part. Pendant cette guerre, environ 9 millions de personnes sont mortes, dont 1 400 000 français, et environ 20 millions ont été blessés. 8 millions ont été constitués prisonniers et ont connu les camps d'internement de part et d'autre des lignes de front. Un conflit qui a laissé trois millions de veuves et cinq millions d'orphelins, 6,5 millions invalides et près de 300 000 mutilés à 100 %.

Et après quelques jours de combats, il fallait se rendre à l'évidence, les cris « A Berlin » et « Nach Paris » avaient cessé. L'illusion nationaliste aveugle venait de faire faillite. Le front allait se fixer pour quatre années terribles où partis en héros ces hommes devenaient sacrifiés. Ce n'est pas leur faire insulte que d'évoquer l'océan de misère et de souffrance dans lequel ils ont été plongés. Ce n'est pas faillir à notre devoir de mémoire de rappeler que très rapidement ils n'ont plus

cru aux discours galvanisateurs des gouvernants et du commandement. L'inanité du combat, les doutes, le désespoir ont été des réalités qui ont assaillies nos poilus de tous bords. Les efforts de la censure militaire ne sont pas parvenus à faire disparaître ces réalités, pas plus que les efforts mémoriaux entrepris depuis ne les ont gommées.

Comment aurait-il pu en être autrement au comble de l'inhumanité, qui voyait parfois disparaître 30 000 jeunes hommes par jours rien que du côté français, deux millions d'obus tomber en 24 heures sur le même champ de bataille-Verdun ?

Le 26 décembre 1914 Marcel Decobert, né en 1893 à Paris, écrivait à ses parents alors qu'il était remonté au front après avoir été soigné de blessures pendant plusieurs semaines.

Mes chers Parents,

[...]Nous étions cette fois à 25 m des tranchées allemandes, que nous distinguions très nettement. Ceux que nous relevions nous dirent : depuis 36 heures que nous sommes là ils n'ont pas tiré un seul coup de fusil pour ne pas être ennuyés par une fusillade inutile. C'était sensément un accord entre nous et eux[...].

Au jour, je risque vivement un oeil par dessus la tranchée, enhardi par le calme qui régnait des deux côtés. Je recommence à regarder plus attentivement. A mon grand étonnement, j'aperçois un Bavarois sortir de sa tranchée, aller au devant d'un des nôtres qui lui aussi avait quitté la sienne et échanger des journaux et une solide poignée de main. Le fait se renouvela plusieurs fois dans le courant du jour. Un Alsacien qui se trouvait près de nous échangea avec eux une courte conversation par laquelle les Bavarois lui apprirent qu'ils ne voulaient plus tirer un coup de fusil, qu'ils étaient toujours en première ligne et qu'ils en avaient

assez. [...] En effet, ça fait quatre jours qu'à 25 m l'un de l'autre il ne s'est pas échangé un seul coup de fusil.

Nous étions amis des deux côtés, bien sincères, et quand notre artillerie tirait sur leur ligne nous étions ennuyés pour eux et s'il avait fallu aller à l'assaut de leurs tranchées, je ne sais pas ce qui se serait passé.

[...]

Vers le soir, c'était le 24, un Bavarois remit une lettre que notre Capitaine conserve précieusement, elle était conçue ainsi, autant que je m'en rappelle: "Chers Camarades, c'est demain Noël, nous voulons la paix. Vous n'êtes pas nos ennemis[...]."

Recevez, mes chers Parents, mes meilleurs voeux de bonheur et de santé pour la nouvelle année et mes plus sincères baisers[...].

Il restait donc des parcelles d'humanité prête à se réveiller au cœur de l'enfer. Il restait des hommes capables de voir que derrière le fritz prétendu ennemi de la Nation il y avait avant tout un homme. Certains n'avaient pas abdiqué leur éthique profonde et leur conscience individuelle.

Mais non, l'humanité n'est pas maudite et n'est pas condamnée à tuer éternellement. Cette situation n'est que l'expression de l'échec de la diplomatie, de l'échec de la politique, l'expression du naufrage des sociétés et des civilisations.

Quand comprendrons nous qu'un peuple humilié, blessé dans sa fierté tout autant que dans ses chaires ne peut que relever la tête, ne peut que chercher à retrouver sa liberté, sa dignité, quitte à semer à son tour haine et désolation, quitte à se jeter dans les bras du pire fanatisme politico-religieux qui soit.

Quand comprendrons nous qu'un peuple miséreux, affamé, ne peut que cultiver de la haine envers les plus riches du monde dont nous faisons partie, pour peu que nous prétendions en plus leur donner des leçons.

Quand comprendrons nous que la peur utilisée comme moyen de gouvernement, chez nous, comme vis à vis de nos voisins, ne peut déboucher que sur les plus vils sentiments ? Que cette peur patiemment attisée par des leaders d'opinion irresponsables, politique, journalistes, intellectuels, jusqu'à devenir totalement irraisonnée, débouche sur la pire des haines xénophobes ? Alors, les peuples sont capable du pire, en masse, comme les peuples européens, frères et identiques, qui se sont jetés les uns contre les autres pendant quatre ans jusqu'en 1918, puis plus encore une vingtaine d'année après.

Quand comprendrons nous que la notion même d'état-nation forgée en Europe et pour l'Europe, n'a qu'un sens limité dans l'essentiel du monde, où nous cherchons pourtant à l'imposer de manière univoque et universelle ?

Quand comprendrons nous que la démocratie ne naît pas spontanément à la chute d'un tyran et d'un régime dictatorial, mais qu'elle s'apprend, se cultive, se développe progressivement, par l'éducation des peuples au respect de l'autre, au respect du droit, et qu'en tous cas, elle n'est jamais que le fruit d'une intervention armée ? Souvenons-nous juste qu'il a fallu 150 ans pour que la République Française cesse d'être discutée dans l'hexagone lui-même.

Aujourd'hui, même si le postfascisme auquel nous sommes confrontés semble républicanisé, laïcisé, policé dans l'expression de sa xénophobie, démilitarisé par rapport au fascisme originel, sa base n'en demeure pas moins celles de l'ultranationalisme, de la concurrence entre les peuples et de la haine de l'autre qui ont conduit aux catastrophes de 1914 et de 1939. C'est justement cet esprit, qui, s'insinuant subrepticement dans le débat, prépare les peuples à la guerre.

Lorsque nous aurons compris cela, vous dont les noms sont gravés ici pour l'éternité, vous aurez enfin gagné. C'est le sens profond de votre sacrifice et c'est l'enseignement que nous devons retenir de ce premier conflit mondial.

Les pères de l'Europe l'ont compris, qui s'étaient battus les uns contre les autres dans leurs armées respectives sur les champs de bataille de 1914 à 1918 et de 1939 à 1945. Ils ont plus que courageusement décidé de tourner le dos à la haine des peuples d'Europe pour nous construire un avenir commun qui oublie les réparations et la vengeance. Une volonté et une clairvoyance qui n'ont justement pas été de mise en 1918-1919 avec le traité de paix de Versailles, qui portait en lui même les germes du second conflit mondial tant il humiliait les « vaincus ». Ce n'est qu'avec eux que l'Europe a tourné le dos à la guerre, et que les monstres qui s'affrontaient depuis des centaines d'années, Grande Bretagne, Allemagne, France, Italie entre autres, ont commencé à coopérer.

Comme eux ont compris que l'avenir de l'Europe passait par la coopération des peuples, nous devons comprendre que refuser le nationalisme, ce n'est pas dissoudre la France, et plus généralement son pays, dans un tout indéfini, mais c'est comprendre ses propres particularités, sa propre culture, sa propre sensibilité, en d'autres termes ses héritages multiples, non pour l'imposer aux autres comme prétendu meilleur, mais pour dialoguer avec les autres, avec l'humanité toute entière.

Je laisse maintenant la parole à Missak Manouchian, arménien chassé par le génocide de 1915 et résistant pour la liberté de la France où il était réfugié, alors qu'il était lui-même apatride. Je voudrais juste que vous ayez ses mots en tête pendant la minute de silence qui va suivre.

Peu avant de tomber sous les balles d'un peloton d'exécution nazi le 21 février 1944 il a écrit : « *Au moment de mourir, je proclame que je n'ai aucune haine contre le peuple allemand et contre qui que ce soit, chacun aura ce qu'il mérite comme châtement et comme récompense. Le peuple allemand et tous les autres* »

peuples vivront en paix et en fraternité après la guerre qui ne durera plus longtemps. Bonheur à tous... ».

L'heure est venue d'être citoyen du monde (Anatole France, 1919)

Texte prononcé par Marie Ange Lelli

1919. A la sortie de la guerre, le grand écrivain Anatole France, s'adresse aux institutrices et instituteurs réunis à Tours pour le Congrès des Syndicats d'Instituteurs. Un texte magnifique sur l'éducation, le pacifisme et la « haine de la haine »...

Institutrices et instituteurs, chers amis,

C'est avec une ardente émotion que je m'adresse à vous et c'est tout agité d'inquiétude et d'espérance que je vous parle. Et comment n'être pas saisi d'un grand trouble en songeant que l'avenir est entre vos mains et qu'il sera, pour une grande part, ce que votre esprit et vos soins l'auront fait ?

En formant l'enfant vous déterminerez les temps futurs. Quelle tâche à l'heure où nous sommes dans ce grand écroulement des choses, quand les vieilles sociétés s'effondrent sous le poids de leurs fautes et lorsque vainqueurs et vaincus s'abîment côte à côte, dans une commune misère, en échangeant des regards de haine ! Dans le désordre social et moral créé par la guerre et consacré par la paix qui l'a suivi, vous avez tout à faire et à refaire.

Haussez vos courages, élevez vos esprits. C'est une humanité nouvelle qu'il vous faut créer, ce sont des intelligences nouvelles que vous devez éveiller, si vous ne voulez pas que l'Europe tombe dans l'imbécilité et la barbarie. On vous dira : A quoi bon tant d'effort ! l'homme ne change pas. Si, il a changé depuis l'âge des cavernes... tantôt pire et tantôt meilleur, il change avec les milieux et c'est l'éducation qui le transforme autant et plus peut-être que l'air et la nourriture.

Oui, certes, il ne faut pas laisser subsister un moment l'éducation qui a rendu possible, qui a favorisé (étant à peu près la même chez tous les peuples qu'on nommait civilisés) l'épouvantable catastrophe dans laquelle nous restons encore à demi ensevelis. Et d'abord, il faut bannir de l'école tout ce qui peut faire aimer aux enfants la guerre et ses crimes. Et cela seul demandera de longs et constants efforts si toutes les panoplies ne sont pas, un jour prochain, emportées par le souffle de la Révolution universelle.

Dans notre bourgeoisie grande et petite, et dans notre prolétariat même, les instincts destructeurs, justement reprochés aux allemands, sont soigneusement cultivés. [...]

A la prochaine Mi-carême, on verra à Paris, dans les Champs Elysées et sur les boulevards, des milliers et des milliers de petits gars habillés par les soins ineptes de leurs mères en généraux ou en maréchaux. Le cinéma leur montrera les beautés de la guerre. [...]

Mes amis, il faut rompre avec ces pratiques dangereuses.

L'instituteur devra faire aimer à l'enfant la paix et ses travaux. Il lui apprendra à détester la guerre. Il bannira de l'enseignement tout ce qui excite à la haine de l'étranger, même à la haine de l'ennemi d'hier, non qu'il faille être indulgent au crime et absoudre tous les coupables, mais parce qu'un peuple, quel qu'il soit, est composé de plus de victimes que de criminels, parce qu'on ne doit pas poursuivre le châtement des méchants sur les générations innocentes, et parce qu'enfin, tous les peuples ont beaucoup à se pardonner les uns aux autres. [...]

Mes amis, faites haïr la haine, c'est le plus nécessaire de votre tâche et le plus simple.

L'état où une guerre dévastatrice a mis la France et le monde entier vous impose des devoirs d'une extrême complexité, et, par conséquent, plus difficiles à remplir. Pardonnez moi d'y revenir..., c'est le grand point dont tout dépend.

[...]

Brûlez, brûlez tous les livres qui enseignent la haine. Exultez le travail et l'amour.

Formez-nous des hommes raisonnables capables de fouler aux pieds les vaines splendeurs des gloires barbares et de résister aux ambitions sanguinaires des nationalistes et des impérialistes qui ont broyé leurs pères. Plus de rivalités industrielles, plus de guerres. Le travail et la paix.

Qu'on le veuille ou non, l'heure est venue ou d'être citoyen du monde ou de voir périr toute civilisation.

Mes amis, permettez-moi de former un vœu bien ardent qu'il me faut exprimer dans une forme trop rapide et trop incomplète, mais dont l'idée première me semble de nature à pénétrer dans tous les esprits généreux.

[...]

Raison, sagesse, intelligence, forces de l'esprit et du cœur, vous que j'ai toujours pieusement invoquées, venez à moi, aidez-moi, soutenez ma faible voix, portez-la s'il se peut à tous les peuples du monde et répandez-la partout où il se trouve des hommes de bonne volonté pour entendre la vérité bienfaisante ! Un nouvel ordre de choses est né. Les puissances du mal meurent empoisonnées par leur crime. Les cupides et les cruels, les dévorateurs de peuples, crèvent d'une indigestion de sang. [...]